



Parce que l'insertion ne se borne pas à trouver un repas et un toit

À l'homme qui a faim, discuter des divers niveaux de besoins de la pyramide de Maslow, cela semble indécent et, de plus, assez inaudible. Et pourtant !

Depuis 2014, l'association Un Ballon pour l'Insertion propose à des personnes en grande fragilité (sdf, jeunes en difficulté et, bientôt, personnes en situation de handicap), pendant une semaine, de monter à cheval, faire du kayak, grimper des murs d'escalade, jouer au kiné ball (jeu à 3 équipes avec un ballon d'un mètre vingt de diamètre gonflé à l'hélium) et une dizaine d'autres activités. Durant cette même semaine, ces personnes peuvent aussi participer à des ateliers d'écriture, visiter les plages du débarquement (cela se passe à Houlgate, entre Caen et Deauville), faire un jeu de piste culturel dans la ville, bénéficier de soins esthétiques, faire du yoga... N'est-ce pas assez futile et inadapté ? Sachant par exemple que 46 % des personnes ayant participé à de tels séjours n'avaient aucun revenu, 23 % seulement le RSA, 8 % une allocation adulte handicapé... Bref, l'essentiel d'entre eux sont très démunis et ce type d'activités peut paraître un peu éloigné de leurs besoins.

Basculer dans la rue : ni un hasard, ni une fatalité

Mais après une trentaine de séjours et plus de 300 personnes accompagnées, la réponse ne fait pas de doute : il n'y a aucun intérêt à attendre que les besoins les plus vitaux soient couverts avant de s'intéresser aux autres besoins supposés

moins immédiats. Basculer dans la rue n'est ni un hasard, ni une fatalité. Il y a certes des événements accélérateurs, et les histoires de chacun sont toutes singulières, mais c'est le plus souvent le résultat d'un long parcours, un peu en forme de glissade, où la personne a manqué de points d'appui, où la résilience s'est émoûsée. Il y a près de 9 millions de pauvres en France et, selon la façon dont on compte, entre 3,5 et 5,5 millions de chômeurs ; il y a aussi environ 2,5 millions de foyers allocataires du RSA ; et pourtant, il n'y a « que » 141.500 personnes sans domicile selon l'INSEE qui oublie d'y ajouter les 15 à 20.000 personnes habitant en bidonville. Bref, alors que nombre de personnes sont en grande difficulté, assez peu (trop, bien sûr !) basculent dans la rue, grâce aux solidarités sociales et familiales.

Pour ceux qui, hélas, se retrouvent sans domicile, malgré ces divers « filets », le chemin est d'autant plus rude. Parmi les freins, on relève notamment une faible estime de soi, liée au parcours difficile de la personne, renforcé par le regard souvent peu indulgent de la société.

Ne guère compter pour qui que ce soit

Bien souvent aussi ces personnes sont seules. Certes pas complètement et on est frappé, au Collectif les Morts de la Rue, lors d'un décès, de constater combien, la personne, même très isolée en apparence, pouvait être connue dans

son quartier ou visitée par des associations. Mais ces contacts, parfois chaleureux, restaient ténus et superficiels.

Ces sourires, ces quelques mots échangés pouvaient être un vrai soutien, un bout de ciel bleu pour ces personnes exclues de la société. Elles restent pourtant bien seules, avec le sentiment confus mais fort de ne guère compter pour qui que ce soit...

Et pourquoi tenter de remonter la pente, alors

que c'est si difficile et que personne, ni soi-même, ni quiconque d'autre, n'y croit ? Un Ballon pour l'Insertion propose des séjours d'une semaine au bord de la mer, à des associations. Ces dernières choisissent douze personnes en difficulté selon leurs propres critères ; juste deux conditions : avoir un certificat médical pour l'exercice de sports d'ini-

“

Il n'y a aucun intérêt à attendre que les besoins les plus vitaux soient couverts avant de s'intéresser aux autres besoins supposés moins immédiats.

”



tiation et avoir une couverture médicale. Autrement, aucune condition de santé, de forme, de nationalité ou de tempérance (ce ne sont pas des séjours de sevrage mais on prend en compte les addictions s'il y a lieu).

Entrer dans une dimension collective

Dès avant le séjour, deux réunions regroupent les futurs participants qui ne se connaissent pas forcément et, ensemble, ils construisent leur programme : nous leur fournissons une trame (par exemple sport le mardi matin, activité culturelle le mardi après-midi) et une liste d'activités à choisir pour remplir ces plages de temps. Ils doivent donc se mettre d'accord et c'est déjà, avant même d'être parti, le premier moyen de faire groupe. Ensuite, les activités proposées ont toutes une dimension collective : même le dessin se fait en équipe ! De fait, dès le premier jour, le spectateur extérieur mesure bien cet effet groupe. Et, surtout, après quatre ans de séjours, on constate que les groupes qui se sont constitués continuent de se revoir bien après le retour et peuvent s'épauler mutuellement en cas de coups durs ou juste de baisse de moral.

Se dépasser soi-même

Ces séjours ne sont pas des temps de vacance, mais des moments très denses qui démarrent, chaque jour, à 8 heures et s'achèvent à 22h30 ; il y a même une option pour démarrer à 7h par des tours du stade, à la course ou en marche et la moitié environ des participants

retiennent cette option. Densité, donc, mais aussi performance. Mais pas compétition ! Il ne s'agit pas de battre les autres mais « seulement » de se dépasser soi-même, quel que soit le niveau de performance initial, aussi réduit soit-il.

Au retour, les participants sont fatigués, mais il s'agit d'une bonne fatigue. Et, surtout, ils sont épatés : jamais ils ne se seraient crus capables de faire ce qu'ils ont fait une semaine, qu'il s'agisse simplement du respect des horaires (avec toutes les activités de chaque jour, c'est une multiplication des risques de retard ; et pourtant la très grande majorité sont très exacts), de la densité des journées (où ils font plus en une journée qu'en un mois en temps « normal ») ou de leur dépassement d'eux-mêmes (certains n'ont jamais nagé ou fait du vélo ; d'autres ont le vertige ou craignent les animaux et redoutent de monter à cheval...). Mais l'effet de ces séjours ne peut être durable que s'ils impliquent réellement et complètement l'association partenaire par le biais de qui sont venus les participants. Ainsi, deux personnes, salariées ou bénévoles, de l'association passent l'ensemble du séjour avec les participants et, elles aussi, pratiquent les activités, comme tout le monde ; avec les mêmes chances de « réussite » et les mêmes risques de se trouver en difficulté. Les voilà descendues de leur éventuel piédestal mais aussi plus proches des participants dont elles découvrent,

même quand elles croyaient les connaître depuis des années, des capacités tout à fait insoupçonnées.

« Je passe le contrôle technique ! »

Les mots employés par les participants à l'issue des séjours sont forts et parfois violents ; mais ils disent bien le retour à l'estime de soi et la surprise que ce soit possible. L'un assure : « Finalement, le bonhomme – lui-même –, il passe le contrôle technique » (ainsi se voit-il comme une vieille voiture assez pourrie en apparence mais finalement en bon état de marche) ; un autre : « La planche que je croyais pourrie, elle n'est pas si pourrie ».

Découvrir qu'on n'est « pas fichu ». Réaliser qu'on peut encore se dépasser et faire beaucoup plus qu'on ne le pensait. Renouer avec son corps. Lui refaire confiance et ainsi se faire confiance. Le tout avec l'appui et la force d'un groupe. Tels sont les enjeux des séjours de remobilisation proposés ! Il ne s'agit pas de compétition mais de découverte de sports et d'activités culturelles, pratiqués pendant une semaine, en groupe, avec une forte intensité.

On oublie le quotidien et ses pesanteurs, mais on se redécouvre avec toutes ses capacités, bien plus nombreuses qu'on ne le croyait.

Les séjours d'Un Ballon pour l'Insertion, c'est une façon de se regarder différemment et positivement ; c'est aussi la solidarité d'un groupe qui se constitue pendant le séjour et qui dure ensuite ; c'est encore un changement et un renforcement du lien avec l'association avec qui on participe au séjour. C'est finalement un moment assez court mais très dense, très riche qui remet en mouvement et redonne foi en soi. ■

Nicolas Clément,
Président d'Un Ballon pour l'Insertion

Plus d'information sur :
www.unballonpourlinsertion.org

